

Jusqu'à présent timide et modeste, elle s'était refusée à paraître dans les salons où Mme. de Montclar l'engageait, ne fût-ce que par curiosité, à descendre un moment.

—Cela, lui dit un soir la sœur du baron, vous distraira de votre chagrin ; car il paraît décidément que votre père vous tient rigueur. A votre place, ajouta-t-elle, j'y renoncerais.

—Renoncer à quoi ? demanda Mauricette qui ne pouvait supposer qu'on voudût l'engager à désespérer de la clémence paternelle.

—Je renoncerais à écrire, reprit la dame avec quelque embarras.

—Vous avez raison, dit vivement la jeune fille, il ne convient pas que moi, coupable, j'attende que mon père m'envoie son pardon ; mon devoir est d'aller le chercher, dussé-je ne pas l'obtenir, et vous avez tant de bonté pour moi que vous ne me refuserez pas de me mettre à même de faire ce voyage.

—Bien mieux, repartit Mme. de Montclar, mon frère ne connaît pas votre ville ; aussi il est possible que le mois prochain nous partirons tous trois pour Nantes.

Devant une telle espérance, Mauricette se serait crue ingrate, si elle n'avait cédé aux sollicitations de celle qui ranimait ainsi sa confiance. Elle se laissa habiller comme le voulait Mme. de Montclar et la suivit dans le salon.

Les regards qu'on lui adressa et les chuchottements dont elle fut l'objet l'intimidèrent ; elle se sentit blessée, mais elle se dit :

—J'ai tort, je ne connais pas le monde, et ce qu'il est à l'hôtel d'Anglade, il doit l'être partout.

Néanmoins, elle ne resta là qu'un moment ; à peine s'était-elle assise au milieu d'autres femmes et près de la sœur du baron, qu'elle se pencha vers celle-ci et lui dit qu'elle était près de se trouver mal. Mme. de Montclar, assez satisfaite sans doute du succès de cette simple exhibition, lui permit de se retirer.

Ce n'était pas seulement un prétexte que Mauricette avait donné pour se soustraire à l'admiration offensante de l'assemblée. Le feu des bougies, l'émanation des parfums l'avaient saisie à la tête, elle éprouvait une sorte d'ivresse lourde qui la contraignit de se placer à la fenêtre du palier avant de remonter chez elle. Cette fenêtre, ainsi que celle de sa chambre, avait vue sur le jardin alors illuminé. Au fond on entendait le bruit des violons, devant soi il y avait une large allée que suivaient des groupes de promeneurs. Parmi ceux-ci il en était un que Mauricette suivit longtemps des yeux avec une inquiète curiosité dès qu'elle l'eût aperçu. Tout à l'heure il s'était arrêté un moment devant une des mille lumières du jardin, et, à sa vue, un souvenir qui cependant une fois avait